

DI MÉO, Guy (2017) *Le désarroi identitaire. Une géographie sociale*. Paris, L'Harmattan, 224 p. (ISBN 978-2-34-310866-7)

André JOYAL

Volume 61, Number 173, September 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1049385ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1049385ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

JOYAL, A. (2017). Review of [DI MÉO, Guy (2017) *Le désarroi identitaire. Une géographie sociale*. Paris, L'Harmattan, 224 p. (ISBN 978-2-34-310866-7)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 61(173), 383–385.
<https://doi.org/10.7202/1049385ar>

À une époque où les médias traitent quotidiennement de faits reliés aux flux migratoires, surtout de la part de victimes de pays en situation de conflits armés, le lecteur trouvera intéressantes les allusions à la remise en cause de l'idée, grandement répandue, que la mobilité favoriserait l'éclatement de la cohésion sociospatiale, contrairement à l'attachement qui la stimulerait. Or, des travaux récents « envisagent la mobilité comme une forme de subordination à l'identité sociale et spatiale d'un individu; son révélateur en quelque sorte. La mobilité traduirait une forme d'insertion et d'inscription, tant sociale que spatiale des individus » (p. 37).

Dans le chapitre II, Di Méo appuie les résultats de ses propres travaux dans les Pyrénées-Atlantiques sur les écrits de Lévi-Strauss pour dégager que la territorialité se combine au sentiment identitaire éprouvé par les individus et que ceux-ci partagent entre eux. C'est ce qui permettrait l'équivalence entre la territorialité et le rapport identitaire à l'espace. Le chapitre suivant plonge le lecteur en plein conflit Israël-Palestine, en passant par des allusions aux peuples catalan et sahraoui. En ce qui regarde Israël, l'obsession territoriale et identitaire affichée tant par les organisations politiques que religieuses conduit l'auteur à aborder l'État autoproclamé de Daesh (acronyme arabe pour l'État islamique). Ce dernier, comme on le sait, s'efforce de se doter d'un territoire lui permettant d'asseoir les bases de son identité et de sa reconnaissance. Quant à la Palestine, en conséquence de la *Nakba* (catastrophe) de 1948-49, les bases urbaines de son identité ont fait place à une appartenance rurale, connaissant ainsi une véritable inversion. Dans la synthèse de la fin de ce chapitre, on peut lire : « La région identitaire souhaite ardemment devenir État-nation territorial, y compris contre un État central sourd ou désemparé, à l'image de la Catalogne affrontant l'Espagne » (p. 82).

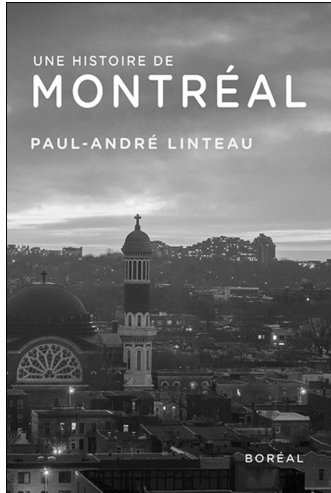
Dans le quatrième chapitre, portant sur le territoire de la nation, l'auteur cite une enquête de 2003 révélant qu'en France, la dimension nationale de l'identité arrive en

troisième position, devancée par l'ancrage familial et l'identité professionnelle. Il fallait s'y attendre, la référence à l'incontournable Renan sert à définir la nation : « Une âme, un principe spirituel [...] une grande solidarité, le désir de vie commune » (p. 90). L'espace et la société font l'objet du chapitre suivant où l'auteur, en se rapportant aux valeurs patrimoniales (les grands crus français, et pourquoi pas ? le crucifix au Québec), soulève diverses questions : que cache la quête d'identité ? Comment expliquer, ces quelque 50 dernières années, l'écllosion de nouvelles identités patrimoniales ? L'idée de postmodernité qui se concrétiserait par une déconstruction des valeurs anciennes sert ici de tentatives de réponses. Deux tendances apparemment contradictoires s'observeraient dans le comportement des gens : un retour à l'individualisme accompagné de l'esprit communautaire. Le viaduc de Millau offre un exemple auquel le lecteur montréalais pourra ajouter le futur pont Champlain. Mais c'est le quartier gai – dit « le village » – de Montréal que mentionne l'auteur dans un chapitre intitulé *Genres, espace et identités*, en l'associant au quartier Castro de San Francisco et à Greenwich village de New York. Il se réfère, à travers une *gaytrification*, à une identité offensive.

Alors qu'au Québec, certains préfèrent la laïcité ouverte à une laïcité sans adjectif, dans la conclusion de son ouvrage, l'auteur évoque des identités ouvertes : vecteurs d'innovation, de progrès social, de démocratie, de durabilité sociale et environnementale. Bien sûr, chacune exige de nouvelles recherches pour être approfondie. Ce livre, pas toujours d'une lecture aisée, transporte le lecteur autour du globe : Brésil, Mali, Cameroun et le pays bamakilé, Inde et ses multiples ethnies, Tunisie (et ses trois proximités), Rwanda et ses deux ethnies, Maroc avec le problème sarahoui, Espagne et son épine catalane ainsi que Pays basque, Israël et la quête palestinienne. Absolument rien sur la quête québécoise. C'est comme si, pour

l'auteur, les Québécois ne se distinguaient en rien des Ontariens, des Manitobains et autres Albertains. Bizarre, voire décevant.

André JOYAL
CRDT, Université du Québec à Trois-Rivières
Trois-Rivières (Canada)



LINTEAU, Paul-André (2017) *Une histoire de Montréal*. Montréal, Boréal, 360 p. (ISBN 978-2-76-462472-2)

Seul ou avec d'autres, l'auteur affiche près d'une vingtaine d'ouvrages d'histoire, dont une bonne part se rapporte à la métropole du Québec avec, entre autres, *Brève histoire de Montréal*, chez le même éditeur en 1992 (nouvelle édition en 2007). Rien n'indique qu'il s'agisse ici d'une édition revisitée et augmentée comme le veut l'usage. Mais, de toute évidence, une histoire de 375 ans insérée au sein de 350 pages, partagées en 19 chapitres, ne peut qu'être brève. La forme privilégiée par Paul-André Linteau étonnera plus d'un. Les phrases sont très courtes et, souvent en moins de trois chapitres, le lecteur se voit transporté à travers des décennies. Destiné au grand public, l'ouvrage n'a rien d'académique dans sa présentation. Ainsi, les références aux auteurs cités sont à la toute fin, dans une bibliographie qui en oublie quelques-uns. La lecture des quelque

60 premières pages n'apprend rien à ceux qui ont déjà lu sur les premières années de la ville fondée par De Maisonneuve et Jeanne Mance. On en vient même à se demander si l'auteur a pour ambition d'intéresser avant tout un jeune public, voire adolescent.

Heureusement, ce questionnement prend fin avec le chapitre IV *Une ville en émergence, 1665-1713*. Non pas que le style adopte une forme nouvelle ; on s'y habitue et, manifestement, l'intérêt fait un bond en avant à la faveur d'informations, parfois très détaillées, incitant à ne larguer aucun paragraphe jusqu'à la fin. Car l'auteur a très bien su maintenir l'intérêt de son lecteur en lui offrant des informations inédites. Exemple : ayant souvent l'occasion de parcourir la Côte-des-Neiges, jamais il ne m'est venu l'idée de m'interroger sur l'origine du nom. Si la référence un tantinet poétique à la neige se comprend aisément, qu'en est-il de la côte, pas du tout évidente ? On apprend que, en 1698, les terres furent réparties le long d'un chemin qui porte le nom de la côte.

Le chapitre suivant couvre la période allant de 1713 à la Conquête. Il se termine par une intéressante explication sur l'origine du clivage, voire de la rivalité existant entre Québec et Montréal. Ne parle-t-on pas aujourd'hui, à l'extrémité ouest de l'autoroute Jean-Lesage, du « mystère de Québec » ? Ceci tiendrait, entre autres, à la relation de Montréal avec Le Pays d'en haut (rien à voir avec l'œuvre de Claude-Henri Grignon) qui attire une grande partie des hommes imprégnés de l'esprit d'aventure, alors qu'à Québec, même au temps de la Nouvelle-France, on affichait un comportement plus sédentaire. On sait que les coureurs de bois étaient parfois déconsidérés par rapport aux défricheurs fondateurs de familles.

Après la Conquête, l'importance des fourrures dans l'économie de la ville va prendre de l'ampleur avec la venue de nouveaux commerçants, dont un verra son nom immortalisé : James McGill. Mais toute bonne